



La face noire de la mondialisation

Par Xavier Raufer, criminologue.

Une déraisonnable "Brésilâtrie"

Après la Chine de Mao, le Brésil d'aujourd'hui.

L'emportement est le même, l'abandon de tout sens critique aussi.

LE NOUVEL ÉCONOMISTE - 7/01/2010

À la fin de la décennie 1960, une bonne part de l'intelligentia, des médias et des politiciens européens sombra dans l'idolâtrie. L'objet de leur collective adulation était alors la Chine maoïste et Mao lui-même. Pour ces Maolâtres, émergeait en Chine un socialisme inouï, frugal et fraternel, sous l'aimable houlette d'un visionnaire. Dans la Chine maoïste, tout suscitait l'adulation : du "Petit livre rouge" si finement philosophique, aux Gardes rouges si inventifs et spontanés. Emoustillés, de grands couturiers décernaient alors à Mao (constamment affublé, rappelons le, d'un sinistre bleu de

Ce coup-ci, ce sont de grands médias et intellectuels libéraux qui sombrent dans une comparable idolâtrie

chauffe) le grand prix de l'homme le plus élégant du monde. Nulle ombre au tableau, zéro défaut au paradis-Mao. Un curé intégriste aurait rougi de ce béat catéchisme. Bien sûr, on apprit par la suite que la fameuse "révolution culturelle" n'était en fait qu'un sanglant étripage entre satrapes et seigneurs de la guerre vaguement stalinien ; et la Chine maoïste, un goulag où trente millions de chinois allaient mourir de faim, s'ils n'avaient pas été d'abord massacrés par des Gardes rouges fanatisés.

L'intelligentsia abjura alors son militantisme maoïste et s'empressa d'oublier ce gênant épisode.

Or, une génération plus tard, voilà que ça recommence.

Ce coup-ci, ce sont de grands médias et intellectuels libéraux qui sombrent dans une comparable idolâtrie. L'emportement est le même, l'abandon de tout sens critique, aussi effrayant qu'aux pires heures du maoïsme.

Seul l'objet du culte a changé : il s'agit aujourd'hui du Brésil. Voici peu, trois importants médias ont ainsi consacré à ce pays des cahiers spéciaux enthousiastes, sans la moindre nuance – et aussi aveuglés que ces journaux des années-Mao, dépeignant, fascinés, des "masses ardentes édifiant le socialisme", devant de tristes esclaves à demi-morts de faim.

Un grand quotidien financier anglophone consacre d'abord un cahier de 4 pages à Sao Paulo : cité "séduisante et ambitieuse"... aux "cadres de grande qualité"... Sa culture distinguée, sa cuisine raffinée... Sa mode d'avant garde ! Sans oublier bien sûr, sa fort modeste trace-carbone.

Ensuite, un hebdomadaire français axé sur l'international se

pâme : c'est le "réveil d'un géant" à "l'économie florissante"... Une "future grande puissance mondiale"... "Portrait d'un pays qui gagne".

Enfin, surenchère enivrée d'un hebdomadaire économique britannique : le Brésil est la "big success story" du continent américain, 14 pages extatiques sur un pays bien sûr impeccable.

Le tout – car telle est la définition de l'idolâtrie – sans nulle critique, dans un souverain dédain de ce que vit, au jour le jour, l'immense majorité des Brésiliens.

Or qu'en est-il vraiment du Brésil, soi-disant "Mecque de la mondialisation" et enfant chéri de Davos ?

Loin des gratte-ciel de la City, la réalité brésilienne est nettement moins reluisante – ce que tout brésilien sait bien sûr, les plus conscients d'entre eux s'éberluant même du récent tsunami de louanges déferlant sur leur pays.

S'agissant de la vie quotidienne du peuple brésilien, on peut, à leur lecture et sans excès, parler d'un enfer criminel et inégalitaire

Car la réalité crue est la suivante – les faits et chiffres donnés ici étant sans exception de source officielle, brésilienne ou issus d'organismes internationaux, type ONU, Organisation des États Américains, etc.

S'agissant de la vie quotidienne du peuple brésilien, on peut, à leur lecture et sans excès, parler d'un enfer criminel et inégalitaire.

La criminalité

Sao Paulo, objet d'extase pour les financiers, a un taux d'homicides proche des 50 pour 100 000 habitants (moyenne de l'Union européenne : 2/100 000). Toutes les 17 heures, un policier y meurt, assassiné par des bandits. Encore Sao Paulo est-elle un paisible Eden à côté de la cité (brésilienne) de Colniza (Matto Grosso) avec ses 165 homicides pour 100 000 habitants, capitale mondiale toutes catégories de l'homicide par armes à feu.

Et Rio de Janeiro (55/100 000) ? Cette seule métropole a connu quelque 20 000 homicides entre 2005 et 2007 – quatre fois le total des soldats américains tués en Irak.

Optimiste par nature, l'idéologue libéral vous rétorquera que oui, cela est vrai, mais que la situation s'améliore. Or pas vrai-

ment, car au Brésil les homicides (+ 48% de 1995 à 2005) croissent bien plus vite que la population (+ 16% durant la même période) – et augmentent au rythme de l'urbanisation et du revenu national brut !

Et à l'échelle régionale ?

Au nord du Brésil, dans le dernier tiers du XX^e siècle, trois États d'Amérique centrale subirent de cruelles guerres civiles : le Guatemala (1970-1994 : 400 000 morts violentes), le Nicaragua (1972-1979, 30 000 morts) et le Salvador (1980-1992, 80 000 morts). Or, à période comparable, il y a eu 600 000 morts violentes (connues) au Brésil. Environ 50 000 par an ces dernières années, dont 75% par armes à feu, tuant chaque année 16 000 hommes de 15 à 29 ans.

Telle est réalité criminelle du Brésil.

Et dans ses prisons ? Selon le grand quotidien O Globo (décembre 2009) il y existe des "escadrons de la mort", du fait que "les organisations criminelles contrôlent l'univers carcéral". Résultat : les "suicides suspects" (traduisez : assassinats déguisés) ont augmenté de 40% en 3 ans dans les geôles brésiliennes.

Les inégalités, maintenant

4^e plus grand pays de la terre, le Brésil compte 850 millions d'hectares de terres arables. 1,7% des plus grandes propriétés ("Latifundia") occupent 44% du tout, soit 183 millions d'hectares – les 27 plus grandes Latifundia couvrant ensemble la superficie totale de la Grande-Bretagne. Et, disent les experts locaux, la concentration des terres au sein d'une richissime oligarchie se poursuit encore – 50 000 propriétaires

Il y a chez les plus excités de ces brésilâtres quelque chose de Madoff, la pyramide de Ponzi menaçant cette fois-ci, non des fortunes privées, mais un grand pays

terriens possédant 44% des terres exploitables du pays. Résultat : pour la répartition de la richesse ("GINI Index" de l'ONU), le Brésil est l'un des pires pays au monde.

Revenons-en pour conclure aux années-Mao.

Comme Soljénitsine révélant au monde la tragédie du Goulag soviétique, ce fut un autre héros de la pensée qui fracassa à lui seul l'idole maoïste. Publiant en 1971 "Les habits neufs du président Mao" le grand sinologue Simon Leys porta un coup fatal à la maolâtrie. Osant seul s'écrier « Le roi est nu », maniant l'érudition comme le sarcasme, Leys allait noyer pour de bon les précieuses-maoïstes dans le ridicule.

Aujourd'hui sévit la "brésilâtrie", tout aussi idéologique, aveugle et ignare que la maolâtrie.

Elle est de surcroît fort dommageable au retour à l'ordre (donc au développement) du grand pays qu'est le Brésil.

Il y a chez les plus excités de ces brésilâtres quelque chose de Madoff, la pyramide de Ponzi menaçant cette fois-ci, non des fortunes privées, mais un grand pays.

Face à eux, un nouveau Simon Leys est requis d'urgence.